

COMPTE-RENDU du webinaire de Paul Ardenne, proposé le 28 novembre 2023 dans le cadre de la formation "Enseigner la spécialité arts plastiques au lycée" de l'académie de Rennes, rédigé et mis en forme par le groupe de ressource académique.

La Nature à l'œuvre

WEBINAIRE

PAUL ARDENNE



Propositions
plasticiennes
contemporaines

Au regard du dernier ouvrage de Paul Ardenne, intitulé "Un art écologique, création plasticienne et anthropocène" paru en 2019, l'auteur a été invité à présenter sa réflexion sur les pratiques artistiques engageant une conscience écologique à l'aune du thème de référence du baccalauréat -session 2023- « La nature à l'œuvre ». La question de la nature à l'œuvre est abordée ici dans une perspective écologique correspondant à des propositions plasticiennes contemporaines émergentes dans des expositions et publications ces dernières années. Paul Ardenne a proposé aux professeurs de lycée une mise en perspective de ces aspects de la création.

Lors de ce webinaire Paul Ardenne expose sa réflexion et cherche à montrer qu'il y a une conscience écologique et anthropocène qui se développe et va se traduire par une évolution de la manière de faire de l'art et de mettre "la nature à l'œuvre". Il s'agit de ne plus seulement représenter la nature mais de lui donner une autre dimension à travers une modulation beaucoup plus sensible, incarnée voire fusionnelle. Le concept même de nature est de plus en plus discuté et interroge la séparation théorique entre nature et culture.

Selon lui, donner une définition d'un art et d'un artiste écologique est complexe au risque d'enfermer les pratiques. Les artistes mobilisés autour de cette question ont néanmoins en commun une prise de conscience, une volonté humaniste, un désir de rectification, de correction, de protection qui peut aller jusqu'à un engagement politique. L'artiste est, dans cette approche, préoccupé par l'idée que l'environnement est un être et que l'humain est symbiotique avec la nature et son environnement.

Comment mettre la nature à l'œuvre ?

La nature à l'œuvre peut être abordée par la représentation comme le font Rosa Bonheur ou Miguel Chevalier. La question de l'art écologique élargie le champ de réflexion et ouvre de nouvelles perspectives pour aborder cette problématique avec les élèves.

Dès le XIXème siècle, l'art écologique critique la révolution industrielle et ses méfaits mais le combat écologique n'arrive vraiment qu'à partir des années 1950-60 et surtout 1970 (journée internationale de la terre, Greenpeace, Sea Shepherd ... et écologie politique : René Dumont...). Il y a 50 ans déjà !

Le 20ème siècle : une déploration inaugurale

La première œuvre réellement écologique est Terre torturée de Isamu Nogushi en 1943. Une sculpture qui évoque une terre scarifiée par un bombardement. Toutefois, ce n'est pas encore de l'art écologique.

Dans les années 1970, les artistes proposent des gestes symboliques, comme avec l'œuvre Fresh Air Cart créée en 1971 par Gordon Matta-Clark & George Downey. Ils distribuent de l'oxygène aux passants sur Wall Street. Ce happening marque le début du « useful art », un art qui produit un effet mesurable. A la même époque, la nature est très présente chez certains artistes mais leur art est très confidentiel et en divergence avec l'art que l'on peut considérer comme « dominant » (art minimal, pop art, mouvement post-moderniste, etc.).





Parmi ces artistes minoritaires se trouve Joseph Beuys. En 1971, dans Aktion in Moor, il s'immerge dans un marais pour mettre en évidence que ce dernier allait disparaître. En 1982, il propose 7000 chênes/7000 blocs de basalte lors de la Documenta de Kassel. Cette œuvre très originale et isolée dans le contexte de l'époque est une action concrète de plantation.

Parallèlement, on observe une montée rapide et intense de l'écologie politique que l'on retrouve, notamment, dans l'action de Nicolás Uriburu. Entre 1968 et 1970, il réalise la série des Colorations à l'échelle internationale (coloration des cours d'eau de Venise, New York, Paris et Buenos Aires en vert pour en dénoncer la pollution). Il s'agit une fois encore de propositions assez confidentielles et rares.

Puis la question de l'écologie est moins visible pendant une vingtaine d'année, surtout au regard de politiques polluantes de cette époque. L'indifférence à cette question est notable dans le champ des arts plastiques ; ce n'est toutefois pas le cas en BD ou au cinéma. Dans les années 1980, avec les années SIDA, les interrogations sur la représentation du corps sont plus prégnantes.

Malgré tout, certains artistes continuent de proposer des œuvres écologistes. Citons Alan Sonfist qui propose en 1977, avec l'œuvre Time Landscape, un périmètre de nature épargné sans aucune intervention humaine pour favoriser le retour d'espèces disparues à New York. En 1982, Agnès Dènes fait pousser un champ de blé WheatField sur une surface de 8000m², au sud de Manhattan. C'est l'âge de l'art conceptuel, pédagogique, politique. Le blé moissonné collectivement est donné à des associations contre la faim.

Ces actions sont rares, il est nécessaire de rendre hommage à ces artistes isolés, dont a très bien parlé Bénédicte Ramade, auteure d'une thèse qui présente les premiers artistes écologiques. Il est à noter que leurs démarches ne relèvent pas du Land art.

Avec les artistes du Land Art, déplacer les formes de l'art des musées dans la nature, interroge sur les traces laissées. Ainsi, l'art de Michael Heizer est largement critiqué, en particulier ses œuvres qui ont détruit la nature en utilisant de la dynamite, une pratique plus proche d'un entrepreneur en travaux public que d'un écologiste.

Si Mel Chin fait parti de ce mouvement du Land Art, son opération Revival Field, dans les années 1990, a une finalité, celle de faire revenir des espèces locales disparues dans des environnements et enrichir l'environnement en biodiversité.



Dans cette idée de réparation, l'artiste Kathryn Miller tente de reconstruire des zones détruites par la pollution chimique. Elle y lance de petits sacs remplis de graines diverses ou met à la disposition du public ses Seed Bombing pour qu'il participe à son projet.

Le 21ème siècle :

l'affirmation de l'art écologique

Passé le temps des pionniers, dont l'action restera presque inaperçue dans les revues spécialisées, la renaissance du mouvement artistique écologique s'affirme dans les années 2000. La mobilisation artistique devient plus intense et se place en héritière directe des pratiques des années 1960-80. Des artistes comme Nils Udo, Jan Kopp ou Andy Goldsworthy cherchent à collecter, sans détruire. Cet art de la collecte continue à être pratiqué par de nombreux artistes aujourd'hui.



Les démarches artistiques écologiques suivent différentes directions :

Retourner à la nature



Déplorer un monde perdu

La nostalgie comme la solastalgie [détresse profonde causée par les changements perçus comme irréversibles de notre environnement NDLR] sont présentes dans certaines œuvres, telles que la série Idrocarburos de Minerva Cuevas, par exemple. En 2006-2007, l'artiste mexicaine confronte de manière brutale des représentations de paysages édéniques, avant l'arrivée des colons et du pétrole.



Célébrer le vivant, en affirmer le génie

Rogan Brown, quant à lui, redécouvre la beauté de la nature. Pour réaliser ses œuvres en papier, il s'inspire des textures naturelles et de l'esthétique des micro-organismes pour mettre en évidence des formes invisibles. Il rend visible les paysages intérieurs secrets des organismes vivants. Ainsi la question est posée par l'artiste : à quoi bon inventer des formes puisque la nature nous en offre une infinité ? Cette problématique rejoint la pensée de Johann Winkelmann, historien de l'art du 18ème siècle. Il invitait les artistes à ne pas chercher à faire mieux que les Grecs et les Romains mais à commencer par essayer de faire aussi bien qu'eux. C'est cette injonction qui a donné naissance au néoclassicisme.





Dans les pratiques actuelles qui célèbrent le vivant, le modèle est la nature, les artistes peuvent choisir de la mettre en valeur en recopiant l'infinité de formes qu'elle propose.



On peut donc légitimement se demander si la nature est elle-même une artiste? Une grande fascination pour la nature est en effet sensible dans les fameuses planches de Ernst Haeckel, ce biologiste allemand qui, autour de 1850-60, a forgé le terme « écologie » (en allemand « Ökologie », composé du grec οἶκος « maison » et de λόγος « discours »). On retrouve le même ravissement chez le photographe Karl Blossfeldt. Leurs images semblent dire qu'il y a plus grand que nous, que l'humain ; que la nature nous surpasse. On peut alors s'interroger sur les conséquences d'une volonté esthétique : n'est-ce pas réduire le monde, le simplifier, plutôt que de le saisir dans son immense complexité ?

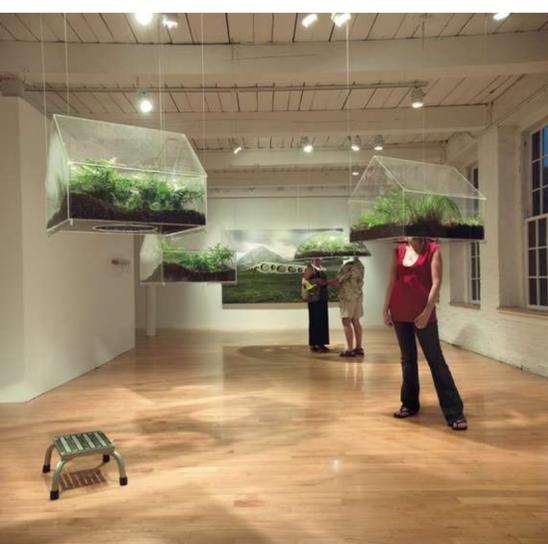


Revenir à l'essentiel

Certains artistes considèrent, comme Nicole Dextras, que l'on doit revenir à un rapport physique, presque charnel avec la nature. Ses Vegetal Dresses (depuis 2006) ne sont pas seulement des robes réalisées en récupérant des éléments végétaux, pour s'habiller avec le vivant. La démarche de l'artiste s'inscrit dans le désir de travailler de façon paléolithique, de revenir à l'essentiel, à l'élémentaire, en nouant, tressant et ne surtout pas coudre. Elle cherche à recréer de la proximité pour mieux regarder le monde naturel, retrouver le naturel, s'y réincarner.

Donner la nature à éprouver

En complément, d'autres artistes ont la volonté de pousser le spectateur à mieux regarder le monde naturel et les lieux où l'on va voir ou visiter la nature. En 2008, avec l'œuvre Village green, Vaughan Bell propose au spectateur de retrouver le lien avec la nature en brisant la chape d'artificialisation imposée par l'homme sur la nature. La nature est muséifiée comme dans les jardins remarquables (les serres du Havre par exemple). L'homme reconstitue le monde naturel et le donne à voir, à sentir, à éprouver. En effet, il n'est plus possible aujourd'hui d'avoir accès à une nature sans aucun signe de présence humaine. Il y a toujours au moins un élément anthropocène dans notre champ du visible.



Avertir et témoigner

Certains artistes sont des lanceurs d'alerte ; ils cherchent à attirer l'attention sur les désastres écologiques actuels. C'est le cas de Sarah Trouche. Avec Aral Revival en 2013, elle s'attaque à la disparition de la mer d'Aral, conséquence de la surexploitation de la culture de coton et de la mauvaise maîtrise de l'irrigation du temps de Staline. Elle se rend sur place, le corps nu recouvert de bleu (couleur de l'eau qui a disparu). Remettre la vie humaine dans un environnement devenu un désert, détruit par les excès de l'irrigation durant plusieurs décades, est à la fois un avertissement et un témoignage.

Dans la même optique, les reportages photographiques de Nadav Kander montrent les désastres écologiques dont la responsabilité est humaine. Cette démarche artistique utilise fréquemment la vidéo et la photographie, transformant souvent ces désastres en spectacle. C'est le cas de Richard Moss en Amazonie ou Daniel Beltrá en Arctique. Ils montrent tous les deux ce qui est en perdition par des photographies aériennes, un peu comme Yann Arthus-Bertrand sans que cela soient des visions édéniques. On retrouve dans ce travail la représentation de l'« horreur délicate » ; définition qu'Edmund Burke donne au sublime au 18ème siècle. Il s'agit d'une certaine fascination pour le désastre, pour quelque chose qui est plus grand que nous. Mitch Epstein appartient à cette veine avec Ocean Warwick Oil Platform, Dauphin Island, témoignage d'une marée noire dans le Golfe du Mexique .

L'artiste peut aussi se mettre à l'œuvre pour montrer ce qui reste de la nature, comme l'islandaise Rúri. Elle enregistre des sons, des bruits de cascades, compile des archives sonores et les propose dans les musées de Reykjavik. Ces enregistrements permettront aux futures générations d'écouter le son des cascades disparues suite au réchauffement climatique.

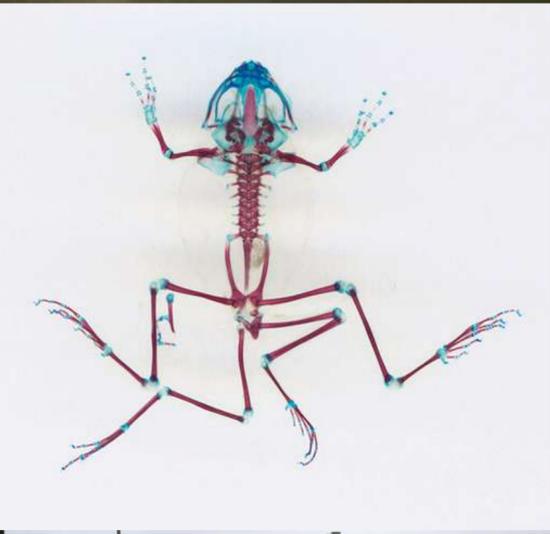
Mettre la nature à contribution

D'autres artistes mettent en place des dispositifs qui permettent à la « nature » de faire œuvre.

Co-création

Ainsi, Fernando Prats dépose des papiers noircis de fumée dans différents lieux, exposés aux aléas météorologiques, puis les récupère pour les exposer. Les œuvres sont alors « peintes par les oiseaux » ou « l'océan », l'artiste devient un intermédiaire. Cela rappelle la démarche d'Yves Klein qui avait réalisé l'œuvre Cosmogonies lors de son trajet Paris-Nice, via la nationale 7. Il avait accroché une toile blanche sur la galerie de sa voiture pour recueillir les marques des intempéries.





Les artistes deviennent alors metteurs en scène d'éléments et recueillent le travail de la nature. On retrouve cette idée dans le travail de Bernard Moninot (La Mémoire du vent, 2000) ou encore de Lois Weinberger et de Gilles Clément. Dans leurs travaux, la nature est au centre de l'œuvre.

Eco-conception : inventer des nouveaux médiums

Avec Grass Art, Ackroyd & Harvey créent des images avec de l'herbe et des peintures chlorophylliennes. Ils renouvellent leur relation à la nature et mettent en œuvre une nouvelle modélisation matiériste.

Activisme, artivisme

Les déchets comme matière

L'art écologique, c'est aussi un art de combat contre la surconsommation, le gaspillage et la pollution. La question de l'art du recyclage ou recycl'art est classique. Il est basé sur la récupération et c'est ce que faisait déjà l'artiste César. Il est repris par des artistes qui luttent contre la pollution et sont des militants écologistes. Par exemple, avec Trash People, HA Schult crée des personnages anthropomorphiques à base déchets et les installe dans des zones détruites par les activités humaines (pesticides, micro-plastiques, ...).

Une position contextuelle et démonstrative

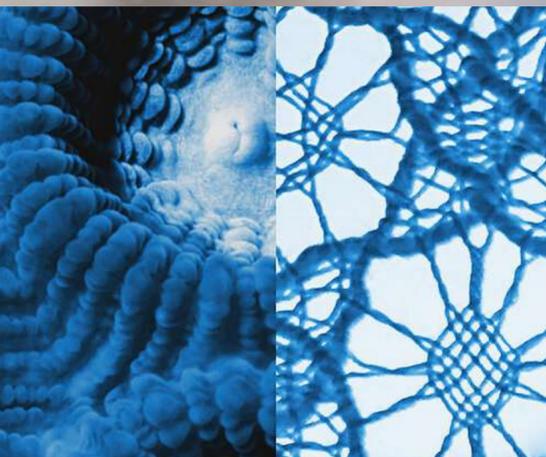
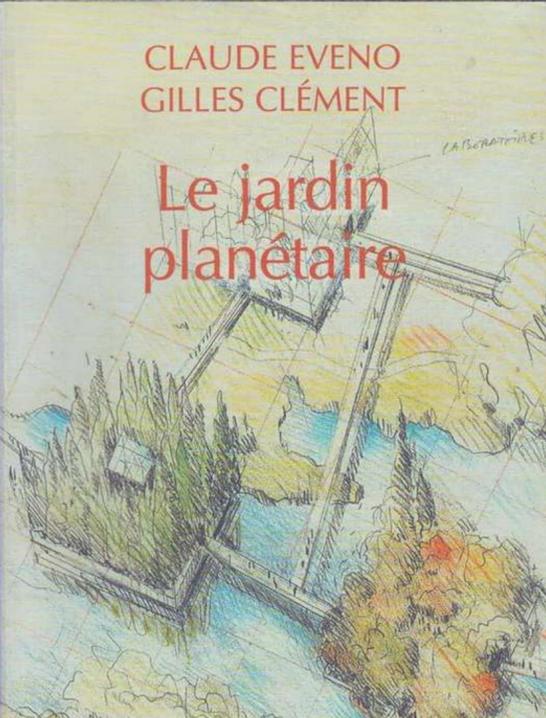
Quelques artistes ont la volonté logique de convaincre, envisagent leur travail avec une dimension d'engagement, de militantisme.

Eve Mosher travaille sur la ligne en l'humanisant dans High Water Line (2007-2014). Elle rend visible l'invisible : le futur niveau de la montée des eaux dû au réchauffement climatique dans plusieurs lieux du globe. Son œuvre rappelle celles d'autres artistes ayant travaillé sur la ligne : Carl André, Chris Martin ou Piet Mondrian.

Brandon Ballengée, quant à lui, montre que l'humain se situe au sommet de la chaîne alimentaire et les conséquences d'une prédation à large échelle. Pour cela, il réalise une pyramide de bocaux contenant des espèces rares ou en voie de disparition avec Collapse (2010-2012). Dans une autre œuvre Malamp : Reliquaries, il met en évidence les malformations génétiques résultant de la pollution des étangs en Californie.

Gustav Metzger, avec Mobbile, présente la mort d'une plante en temps réel.

Que ce soit pour dénoncer, arranger les choses ou éveiller les consciences, ces artistes choisissent avant tout de témoigner du processus létal de la situation, ils utilisent des faits et non des métaphores.



Avec ses Zones d'air non polluées en avril 2010, Amy Balkin met en œuvre un processus complexe. Elle exploite le droit à polluer accordé aux états par les autorités contrôlant la pollution globale. En faisant acheter des droits à polluer qui ne seront pas utilisés, l'artiste aide à limiter la pollution de l'air.

Cependant, cette position activiste ou artiviste gêne certains artistes qui n'ont pas envie de s'engager.

L'artiste et le collectif

Avec sa conception du « jardin planétaire », Gilles Clément prolonge ce qui a été fait au 20ème siècle par Mel Chin ou Patricia Johnson. Un nombre important d'artistes, au lieu de créer de façon conventionnelle, invitent les gens à jardiner. Créer un jardin devient l'équivalent de dessiner, peindre, composer des formes, mais directement avec la terre et en vue d'obtenir un produit consommable.

L'artiste jardinier est une hypothèse pour le futur, l'artiste peut utiliser le végétal et le ramener en ville comme le fait Tattfoo Tan. Il supplée aux défauts de l'équipement public, compense le manque d'espaces verts dans l'espace urbain, lutte contre la minéralisation urbaine et combat la croissance de l'artificialisation.

Thierry Boutonnier intervient, fait réagir, crée de façon collaborative. Chaque personne va choisir et planter une plante pour le projet Prenez racine au quartier Mermoz à Lyon en 2011. C'est ce que Beuys appelait la sculpture sociale.

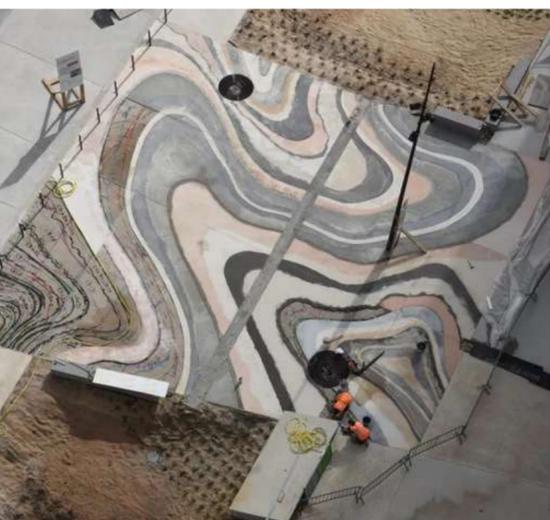
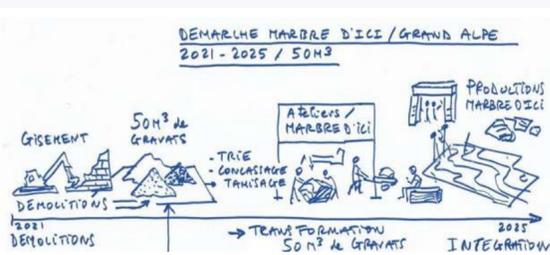
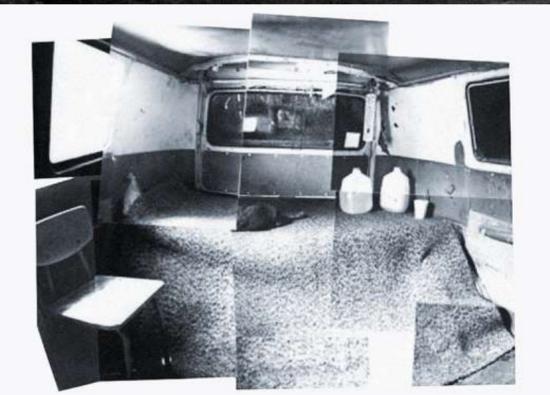
Un engagement contextuel : le design d'urgence

Le concept de design d'urgence s'appuie sur la création d'objets qui sont à la fois des sculptures et des objets fonctionnels, utiles écologiquement dont les plans et la construction sont libres de droit.

Lucy & Jorge Orta s'inscrivent dans ce mouvement avec Ortawater et proposent des systèmes de filtration des eaux, notamment de la lagune de Venise.

Depuis 2017, Jérémy Gobé a découvert comment on peut revivifier les coraux à partir d'une maille particulière de broderie, appelé le point d'esprit. Cette maille particulière qui va protéger les coraux du blanchissement. Son projet Corail Artefact est en relation avec l'artisanat textile et fait un lien entre les arts et les sciences.

En ce qui concerne Fabien Léaustic, il travaille sur un projet autour de l'ADN initié dans le cadre d'une résidence Arts & Sciences au sein de l'université de Bourgogne-Franche-Comté.



Laisser la nature tranquille

Dans le prolongement d'Alan Sonfist, Lara Almarcegui propose de laisser un terrain laissé vierge à Rotterdam. Cette démarche cherche à arrêter le phénomène entropique pour laisser faire le système biotopique et obtenir une nature restaurée, sans intervention. Il s'agit de bloquer le processus d'humanisation des paysages. Dans cette optique, la mission de l'artiste est de protéger la nature, il apparaît alors que ne rien faire est parfois plus important que faire quelque chose. L'art restaure les droits de la nature. L'homme se dresse contre sa propre condition acquise.

Réemployer, recycler pour prendre soin

Créer des œuvres d'art avec des matériaux récupérés, c'est redonner à la communauté ce qu'il a consommé. L'œuvre d'art devient un objet utile et collectif, c'est la pérennisation de l'art dit « utile ».

Ainsi, Dan Peterman crée un abri pour les sans abris à partir de matériaux recyclés.

A la notion de réemploi, de recyclage, d'interruption de la chaîne de production de matériaux spécifiquement artistiques, vient s'ajouter la question du soin « Le Care ». L'idéologie du care est née dans les années 1950-1960, dans les milieux hospitaliers. Il s'agit de mettre en évidence la notion de fragilité et chercher à combler la vulnérabilité pour donner du sens à sa vie. Cette idéologie imprègne les artistes : l'art doit prendre soin. Ainsi, pour le projet Marbre d'ici, Stefan Shankland récupère des gravats pour réaliser des sculptures ou parterres à destination du public.

Faire corps avec la nature

Le néo-chamanisme

Au Cambodge, la monoculture de l'hévéa entraîne la destruction des écosystèmes et une perte de repères pour les habitants. Dans Rubber Man, en 2014-2015, Khvay Samnang se recouvre d'hévéa pour manifester contre l'exploitation industrielle de la nature. Il s'agit d'une performance de haut contenu symbolique qui témoigne d'une crise des représentations animistes.



La tentation biocentrique

Linda Molenaar explore la question anti-spécisme et s'interroge sur la possibilité de devenir un corps animal, de devenir vache, de se sentir un arbre ou de devenir végétal. Cette tendance fait écho au désir de retrouver une animalité dans l'humanité, d'impulser un biomorphisme dans nos corps, d'imiter, d'incorporer la nature à l'humain.

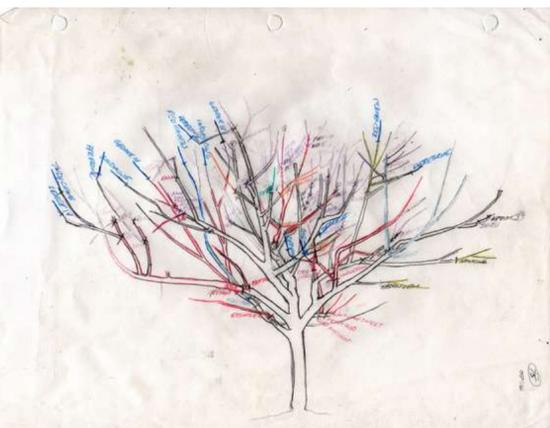
Paul Ardenne indique que cet aspect de l'art écologique n'a pas été assez exploité et étudié dans son livre.

En outre, beaucoup d'artistes, d'œuvres et de démarches sont produites actuellement et continuent nourrir la réflexion sur "un art écologique".



Conclusion avec un projet art-sciences : l'artiste, nouvel OGMiste

Sam Van Aken est un artiste, agronome et biologiste. L'artiste recourt au principe de l'OGM mais sans processus chimique, en utilisant les seuls moyens élémentaires qu'offre la nature : coupes, boutures, greffes, etc. Il crée ainsi The Tree of Forty Fruits, un arbre capable de porter des fruits de différentes espèces. L'homme devient un acteur volontariste dont l'action consolide la nature et la biodiversité. Artiste qui se place à un niveau pré-technique, avant l'âge de la technologie qui est responsable de la destruction de la nature. Il s'inscrit dans une alliance éco-responsable.



Q U E S T I O N S

Philippe Harnois : Les propositions faites au cours de cette conférence ouvrent à d'autres œuvres que celles du corpus et élargissent le champ de questionnement possible avec les élèves.

Paul Ardenne : En effet, ces dernières interrogent davantage les représentations de la nature que les moyens de mettre concrètement la nature à l'œuvre. Le champ de questionnement peut être ouvert aux pratiques contemporaines de l'art écologique. Par expérience, les œuvres présentées lors ce webinaire sont souvent inspirantes pour les élèves. Recycler, creuser de la terre dans des parcs de la ville, se représenter en arbre, en animal peuvent inspirer les lycéens. On peut faire travailler les élèves sur des pistes intéressantes et diverses qui abordent l'art écologique en classe et ouvrent l'intérêt des élèves par rapport à ces questions.

Jean-Christophe Dréno : Au regard de votre réflexion, quelles articulations envisagez-vous entre la question de la nature et celle du paysage ?

Paul Ardenne : Grâce à Kenneth Clark, Anne Cauquelin et Gilles Clément, par exemple. Il y a beaucoup de livres sur le paysage, cela remonte très loin. On peut aborder les paysages artificialisés, le jardin ; regardez par exemple l'exposition du Grand Palais il y a quelques années. Cependant, le paysage c'est autre chose. Il y a un rapport à la nature mais c'est surtout un objet de spectacle, c'est quelque chose de spéculaire, on est exclu de la nature ; on ne se regarde pas nous-mêmes ; ou alors, c'est elle qui nous regarde pour reprendre les termes de Didi-Huberman.

Il y a des représentations végétalistes magnifiques, comme celles de François Réau ou Ursula Caruel. Mais dans ce cas, l'artiste reste devant. L'art écologique c'est ça mais ça va plus loin. Un exemple très célèbre est celui de la femme d'Auguste : Livie a fait réaliser tout un sous-sol peint sous sa villa qui représente la nature, c'est l'expression d'un paysage domestique. Puis aux 18ème et 19ème siècles, on assiste à un retour à la nature, notamment avec Constable. Il s'agit d'une nature souvent humanisée. Un artiste comme Jacob van Ruysdael (17ème) représente des forêts. On sort alors l'humain de la scène. C'est l'idée de l'univers sans l'homme de Thomas Schlessler. Baudelaire fait une remarque au Salon de 1859, il dit qu'on sort l'homme du cadre. C'est l'époque des paysages de l'école de Barbizon, avant l'Impressionnisme, puis l'Ecole anglaise et l'Hudson River aux Etats-Unis d'Amérique autour de 1850. La grande peinture de paysage exprime quelque chose quand elle exclut l'homme. Le destin du paysage n'est plus d'être un destin primaire mais un paysage artificiel. La création des parcs nationaux date de la même époque. C'est le début d'un hiatus profond, c'est la période pré-anthropocène.

Le vrai paysage contemporain, c'est un paysage artificialisé. Le paysage naturel aujourd'hui c'est un peu comme au Néo-classicisme, c'est la fuite du monde dans lequel l'artiste vit. Dans son manifeste du Réalisme, en 1855, Courbet disait il faut peindre ce qui est dans la rue, ce qui est autour de l'artiste. Le vrai paysage contemporain, c'est le paysage anthropocène auquel on s'est habitué. C'est le paysage du réel, d'aujourd'hui. Et ce n'est pas de l'art écologique ! C'est une autre forme d'art !

Dès la Renaissance, il y avait des Salons consacrés à l'art végétal. En Angleterre, l'art végétal est très important mais ce n'est pas de l'art écologique. Il en va ainsi pour les herbiers. On pense aussi à Rousseau en train d'herboriser, aux rêveries de Rousseau à Ermenonville ; au Red Earth Native American Cultural Festival à Oklahoma qui est un festival d'art du grand paysage américain. Parfois s'y trouvent des figures, des non-natifs et/ou des Indiens. Ce sont des paysages pré-anthropocènes qui sont accrochés aux murs, c'est une nature qui n'existe plus qui est représentée. Cette attitude s'apparente à de la nostalgie. [NDLR ces paysages sont pré-anthropocènes car l'homme et la nature sont mis à distance ; au contraire, dans l'art écologique, l'homme a conscience d'appartenir à la nature]. L'art écologique est du côté de l'anthropocène, pas dans le pré-anthropocène à laquelle appartient la représentation de la nature. Une donnée est importante : s'il y a séparation entre paysage (ou l'animal) et l'artiste ; il peut y avoir une « fusion » entre les deux, un besoin d' « association ». Moment osmotique entre l'homme, le paysage et l'animal. L'artiste peut désirer la symbiose.

Gérald Kerguillec, artiste français, peint par exemple des paysages sans modèle. Il développe un travail d'aquarelles autour du paysage vu comme "lieu commun". Il s'agit de paysages reconstitués à partir d'une image mentale.

Avec la naissance du biomorphisme au 19ème siècle, notamment dans le design ou l'architecture, est apparu le fonctionnalisme qui s'inspire du fonctionnement de la nature. De plus en plus de scientifiques cherchent à tirer des leçons de la nature pour en exploiter l'efficacité en la transposant dans des objets, des bâtiments. Vincent Callebaut par exemple, est un architecte qui conçoit principalement des écoquartiers à l'allure futuriste. Il y intègre autant que possible les énergies renouvelables et l'agriculture urbaine. Il réalise des bâtiments qui reprennent le fonctionnement de la nature, grâce à des formes, des matériaux qui viennent de la nature ou de l'étude de la nature.

L'élément naturel comme élément prodiguant une inventivité potentielle est très important aujourd'hui.

Des axes qui peuvent enrichir cette intervention sont disponibles dans les podcasts « L'art et l'environnement », série de l'émission L'art est la matière sur France Culture. Il s'agit d'une série de quatre épisodes avec des intervenants qui donnent des pistes de réflexion intéressantes : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/serie-l-art-est-l-environnement>

Paul Ardenne conseille aussi les conférences « Repenser la culture à l'ère de l'anthropocène » au Musée d'art contemporain de Lyon, disponibles sur YouTube. Il est en effet nécessaire d'aborder le champ critique et culturel dans son entier ; les arts plastiques n'en sont qu'un aspect. <https://www.youtube.com/watch?v=X2-TEIKkxoo>

Claire Chauvin : L'art écologique ne relève t-il pas d'une tendance dogmatique de la part des artistes?

Paul Ardenne : Oui très peu d'artistes se reconnaissent dans la définition d'art écologique en raison de son côté dogmatique.

L'écologie a envahi les médias et cela étouffe un peu tout le monde. Cette saturation touche aussi les artistes. Ça limite la désignation de la pratique. Ce qui peut énerver, c'est que certains artistes prennent le créneau écologiste comme d'autres le créneau LGBT ou woke... Ce sont des formes d'injonction culturelle qui créent des comportements opportunistes.

Benjamin Bonhomme : Une œuvre d' « éco-art » serait-elle avant tout éphémère ou du moins évolutive ?

Paul Ardenne : Oui, souvent ce sont des œuvres événementielles. Beaucoup d'œuvres, notamment végétales, sont éphémères. La fameuse salade de Giovanni Anselmo. Mais toutes les œuvres d'éco-art ne sont pas évolutives. Quand Beuys s'immerge dans un marécage, ce n'est pas évolutif.

Toute époque produit des tendances... C'est inévitable ! Courbet a créé toute une école en Italie. Mais tout ce qui est tendance n'est pas forcément mauvais. La tendance peut être éthiquement recevable lorsqu'elle prend soin. La question éthique est liée à l'art écologique, c'est indissociable.

Chloe Orveau : plutôt une imprégnation du contemporain ?

Paul Ardenne : oui, tout à fait. L'anthropocène est le bruit de fond de notre époque, de nos vies. Aucune autre problématique n'est portée par la possibilité d'une fin du monde qui ne serait pas imaginaire or l'anthropocène nous la propose et pour moi c'est réellement un sujet, c'est LE sujet et LE défi.

Les participants à ce webinaire remercient chaleureusement Paul Ardenne pour la richesse de son intervention et sa disponibilité pour partager ses réflexions sur “la nature à l'œuvre” au regard d'un art écologique.

*Le compte rendu et sa mise en forme ont été réalisés par
Cécile Parmentier, Chloé Orveau, Emmanuelle Vequeau,
professeures d'arts plastiques
et membres du groupe académique de production de ressources.
Coordination : Jean-Christophe Dréno, IA-IPR Arts plastiques.
Novembre 2023-février 2024*